

Jamel Debbouze : « Moi, j'ai foi en ce pays »

Ce film est un projet qui tient à cœur à Jamel Debbouze depuis 2008. L'acteur et comique y fait ses débuts à la mise en scène.

Gros pari et projet ambitieux pour ce ludion virevoltant de Jamel Debbouze : avec Pourquoi j'ai pas mangé mon père, il propose, dans un film d'animation à (très) gros moyens, tourné en performance capture et en 3D, une révision complète de la théorie de l'évolution.

La préhistoire vue à travers l'histoire d'un petit Simien handicapé d'un bras : il y a comme un parfum très personnel dans ce film dont il travaille le projet depuis sept ans. Et où il avait envie de dire des choses. Et d'ailleurs, il les dit...

Comment avez-vous été amené à faire ce film ?

« En fait, ce n'est pas moi qui ai choisi de faire ce film, c'est lui qui m'a choisi. Au départ, j'avais été contacté simplement pour faire une voix. J'avais accepté, et c'est alors que Jérôme Seydoux, le président de Pathé, m'a demandé de m'occuper de la mise en scène. Naturellement, une offre comme ça, ça ne se refuse pas. Et je me suis mis au travail avec passion : jamais, dans aucune de mes expériences de cinéma précédentes, je ne me suis impliqué à un tel point. »

Proposer des rôles de singes à des acteurs, ça n'a pas dû être évident...

« Comme vous dites ! Le casting a été très compliqué, du fait que ce sont des rôles où il faut privilégier le corps, les gestes, la souplesse. On n'est pas là dans la nuance, le phrasé, la finesse verbale, tout ce qui plaît aux comédiens de la grande tradition française. Mettre un acteur du Français à 4 pattes et lui faire pousser des cris de singes, quand vous le leur proposez, il n'y a plus personne ! »

Alors, comment avez-vous fait ?

« Pour certains, ils ont accepté, par exemple Christian Hecq, qui est sociétaire du Français, et qui a joué le jeu de façon humble. Pour les autres, je suis allé voir ailleurs, en particulier du côté d'acteurs anglais. Eux, contrairement aux acteurs français, ont une tradition de comédie musicale, où ils font tout : ils jouent, ils chantent, ils dansent. J'ai cherché en priorité des danseurs. C'est un monde qui m'est familier, j'ai commencé par là, par la break dance. Et je crois que j'ai engagé les meilleurs danseurs du monde. »

Il y a toutefois un acteur qui tient un rôle important dans le film : c'est Louis de Funès.

« C'est vrai. Je voulais lui rendre hommage. Je vais vous faire une confidence : De Funès, c'est mon grand-père ! Il fait partie de la famille, il nous a fait rire en famille, il appartient à notre

culture. Et toutes les générations le connaissent, y compris les plus jeunes : ils sont peu nombreux comme ça : Charlie Chaplin, Michael Jackson et lui. Aujourd'hui, les techniques de l'image, mais aussi du son, permettent cette sorte de revitalisation : on a travaillé en particulier sa voix à l'Ircam, pour créer une sorte de chronique vocale. »

Vous avez des enfants : le film est pour eux ?

« Ils ne l'ont pas encore vu, mais ça fait des mois qu'ils nous voient, Mélissa et moi, nous exercer à faire les singes dans la salle de bains ! Ils vont donc le voir sans être trop surpris. Parce que j'ai fait ce film pour les enfants d'abord : je voulais qu'ils soient émerveillés par ce que je leur fais découvrir. J'aime l'enfance, je suis resté largement un enfant, j'aime le rire, le rythme, l'émotion, Schrek, Le Roi Lion. Je me suis d'ailleurs beaucoup servi du langage des cours de récréation, pour leur montrer que personne ne doit être exclu et que tout le monde doit entrer dans le jeu. »

On retrouve là les idées qui guident votre vie ?

« Exactement. Dans le film, il y a une Montagne blanche qui symbolise l'espoir d'une humanité heureuse, réconciliée, tolérante. Pour moi, cette Montagne blanche, quand je grandissais à Trappes, c'était Paris, la Tour Eiffel, l'inaccessible. J'y suis arrivé. Et j'ai le bonheur de vivre en France, qui est un pays extraordinaire. Mon film dit cela, cet espoir qui est ici donné à tous de réaliser ses rêves. J'ai foi en ce pays, j'y crois. Je n'ai pas peur des mauvais augures, des vagues bleues malignes, ni des sorcières affreuses comme celle à qui je réserve dans mon film le mauvais sort qu'elle mérite... »

Le Bien Public, Edition Dijon - 5 Avril 2015